

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.63632

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sentiel. Même si l'auteur s'est plié à la concision requise par la collection, il a réussi à faillir saillir toutes les interrogations savantes et tragiques que recèle l'étude des juifs en Allemagne. Il sera difficile de faire mieux.

Dominique BOUREL, Jérusalem

Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte, hg. von Christa BERG u. a., Bd. I: 15. bis 17. Jahrhundert. Von der Renaissance und der Reformation bis zum Ende der Glaubenskämpfe, hg. von Notker HAMMERSTEIN unter Mitwirkung von August BUCK, München (Beck) 1996, XVIII-476 p.

Voici enfin, dix ans après le troisième tome qui démarrait cette série de manuels de synthèse sur l'histoire de l'éducation et de la culture en Allemagne, et en avant-dernier, le premier tome qui couvre la période allant du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. Le deuxième tome qui couvrira le XVIII<sup>e</sup> siècle manque encore pour clore la série. Nous l'avons attendu vainement avant de remettre ce compte-rendu, mais il serait encore en cours de rédaction selon nos informations. Ce retard, et ce curieux traitement de la chronologie historique, s'expliquent par les difficultés qui ont jalonné la conception et la réalisation de cet ouvrage. Certains collaborateurs ont fait défaut en cours de route et ont dû être remplacés, l'un d'eux est même mort avant la parution (Arno SEIFERT). Au delà des aléas de ce genre d'entreprises collectives, il semble bien que ce retard renvoie aussi à des difficultés d'ordre historiographique. Révélateur est l'argument qui, en avant-propos, minimise les inconvénients d'une si longue gestation (qui fait que les contributions n'ont pas le même âge): aucune étude importante sur le sujet, nous dit-on, n'est parue pendant ce temps, de sorte que ce retard ne risque pas d'avoir périmé certaines parties du manuel. N'est-ce pas reconnaître que les auteurs avaient à traiter un champ de recherche laissé en jachère depuis longtemps? En effet, l'histoire de l'éducation en Allemagne, pour des raisons diverses (que nous ne pouvons détailler ici) mais aux effets convergents, ne s'est plus guère intéressée depuis longtemps aux périodes précédant le XVIII<sup>e</sup> siècle, disons même antérieures à 1770. Ce n'est que depuis la fin des années 1990 que l'on sent une reprise de l'intérêt pour cette période qu'accompagne aussi une attention plus marquée pour la réalité des pratiques éducatives alors que la tradition historiographique allemande dans ce domaine s'enracinait dans l'histoire des idées et des théories pédagogiques. Ce tome n'a pu hélas profiter de ce renouvellement historiographique. Mais il faut dire que ce regain pour l'histoire de l'éducation et de l'école touche encore une fois prioritairement le XVIII<sup>e</sup> siècle qui sera l'objet du tome suivant. Des estimations et des raisonnements à rebours auraient pu être cependant être faits à partir de ces travaux récents.

Selon l'habitude allemande, la matière a été répartie entre plusieurs rédacteurs, 8 en l'occurrence, ce qui est plutôt moins que d'ordinaire (ils étaient 18 pour le tome 3), et découpée en 9 chapitres de taille très variable (de 6 à 177 pages!), ce qui nuit à l'homogénéité de l'ensemble.

Le premier chapitre est l'œuvre d'August BUCK, le pape allemand de l'histoire de l'humanisme, qui en 56 pages, dresse un tableau synthétique de l'humanisme italien: d'abord en tant que mouvement culturel de la Renaissance, dont la naissance et la formation s'inscrit incontestablement en Italie autour de Pétrarque, Coluccio Salutati et Guarino de Vérone comme un retour à l'antiquité nationale et une critique de l'héritage scientifique médiéval. Le concept fondamental de *studia humanitatis* est explicité et les principales institutions éducatives et culturelles humanistes (écoles municipales, *contubernia*, académies) sont passées en revues, sans oublier l'université où l'intégration du mouvement est plus difficile (mais réévaluée par la recherche récente). A. Buck dresse ensuite une brève typologie des figures sociales de l'humaniste: l'écrivain, le bourgeois, l'homme de cour et le prince. Enfin, il évoque la réception de l'humanisme en Allemagne, en insistant sur le fait que l'influence

italienne apparaît maintenant plus forte qu'une tradition d'histoire nationale n'a bien voulu le faire apparaître, même si cet emprunt s'est fait dans un esprit de rivalité. C'est la nécessité de la connaissance du droit romain et du droit canon qui poussa un flux toujours grandissant d'étudiants allemands vers les universités italiennes, dont ils constituèrent la nation étrangère la plus importante. Mais ils s'initient aussi ce faisant aux humanités en marge de leurs études et rapportèrent ce goût pour les Lettres dans leur pays d'origine. Le rôle des conciles de Constance et de Bâle, qui firent passer les Alpes à une cohorte de lettrés italiens, est aussi souligné. Enfin est présenté le travail d'acclimatation de l'humanisme en Allemagne effectué par des personnalités de premier plan comme Enea Silvio Piccolomini (qui passa plus de 20 ans en Allemagne), Johannes Cuno (introduceur du grec), Konrad Celtis, Rudolph Agricola, Jakob Wimpheling, Heinrich Bebel.

L'ensemble est bien brossé mais on peut tout de même se demander dans quelle mesure ce chapitre, à l'exception de ses dernières pages, est bien à sa place dans une histoire de l'éducation de l'Allemagne. En outre, comme il ne traite absolument pas des retombées scolaires, le thème de l'humanisme doit être largement repris dans les chapitres suivants (Conceptions pédagogiques, p. 153–167, Écoles et universités, p. 226–252). La volonté de s'attacher un spécialiste reconnu de l'humanisme semble avoir prévalu sur organisation rigoureuse du champ de l'ouvrage et de l'articulation des différentes contributions.

Le 2<sup>e</sup> chapitre, dû à Notker HAMMERSTEIN, est également assez curieux. Intitulé «La physionomie historique et culturelle de l'époque confessionnelle», il rassemble les éléments du contexte historique qui servent de cadre à l'éducation et qui ont donc pu l'influencer. Il insiste sur les ruptures intellectuelles, politiques, techniques qui s'accumulent à partir de 1500. C'est le concept de modernité qui est ici interrogé. C'est une époque «énervée», que l'apparition de Luther calme un moment avant que se redéploient les tensions qui mènent à la guerre de Trente Ans. Les institutions qui furent conservées durent être réformées, des nouveaux idéaux pédagogiques cherchèrent à s'installer durablement. Cela concerna essentiellement les villes. L'auteur nous emmène faire une promenade agréable dans le contexte historique comme dans un paysage, mais dont on peut se demander l'utilité pour le propos de ce manuel. D'autant plus qu'on pointe rarement ce qui dans cette évolution a eu des conséquences pour le système éducatif ou bien on ne le souligne pas assez. Ainsi du développement de l'État territorial avec sa bureaucratisation: on nous dit certes que la conviction des humanistes que seule la culture et la formation faisait l'homme trouva dans la carrière des conseillers bourgeois et fonctionnaires une confirmation visible et que beaucoup de nobles comprirent aussi qu'ils devaient se former. Mais toute tentative de préciser ou d'évaluer le volume des emplois ainsi créés, les niveaux d'études observés pour telle ou telle fonction, reste absente. Même chose pour la présentation de la Réforme, dont on ne souligne pas assez ce qu'elle porte d'implications révolutionnaires pour l'instruction publique. En revanche, on déflöre déjà un peu son œuvre scolaire (p. 68–69) alors qu'il faudrait en toute logique la réserver aux chapitres suivants.

La suite du livre rentre progressivement dans le sujet avec un chapitre de Paul MÜNCH sur les modes d'existence, les milieux de vie et l'éducation «relationnelle». Il s'agit en fait de ce que l'historiographie française désigne comme la culture populaire. La difficulté selon l'auteur tient au manque de recherches sur le sujet. Il doit en outre laisser à des chapitres ultérieurs ce qui est spécifique de la jeunesse, de la famille et des métiers, ce qui ne lui facilite pas la tâche. Il reprend des thèmes bien connus tels le poids de la domination de la nature, des pénuries, des peurs, de la maladie et de la mort sur les mentalités. Ou bien les caractéristiques de la perception de l'espace et du temps, sans oublier les espaces imaginaires, les utopies et pays de cocagne. Enfin le chapitre examine les représentations des structures et de la hiérarchie sociale.

Klaus ARNOLD, spécialiste reconnu de l'histoire de l'enfance au Moyen Âge, s'est chargé du 4<sup>e</sup> chapitre consacré précisément à la famille, l'enfance et la jeunesse. On peut regretter la

faible pagination qu'il lui réserve (13 pages hors bibliographie) et sans doute aussi son orientation peut-être excessive sur la période médiévale. Il y fait une présentation intéressante de ce que ces notions de famille, enfance ou jeunesse recouvrent à cette période. En revanche, il manque des exemples précis un tant soit peu quantifiés, ou qui soient pertinents avec l'aire/ère étudiée: citer comme illustration des différences d'âge au mariage le cas de 56 familles florentines (et plus spécialement patriciennes) entre 1251 et 1475 laisse un peu rêveur. Les sociétés de jeunesse sont à peine évoquées alors qu'on aurait pu leur consacrer la place inutilement faite à l'apprentissage et au compagnonnage (voir chap. 7). Un mot trop rapide aussi des écoliers errants dont les pays de langue allemande ont pourtant la meilleure documentation dans les journaux de Johannes Butzbach ou Thomas Platter.

Avec le 5<sup>e</sup> chapitre sur les conceptions pédagogiques, œuvre du spécialiste de littérature néolatine Wilhelm KÜHLEMANN, nous entrons dans ce que l'historiographie allemande de l'éducation maîtrise le mieux dans une tradition bien éprouvée d'histoire des idées. L'impressionnante bibliographie du chapitre en témoigne d'ailleurs bien (16 p. pour 28 p. de texte). On repasse par l'humanisme (avec des redites inévitables par rapport au premier chapitre, mais dans une synthèse mieux adaptée au sujet) dont l'auteur rappelle utilement le rôle fondamental dans la genèse d'une science de la pédagogie, qui n'attend donc pas le XVIII<sup>e</sup> siècle pour naître comme on le croit trop souvent. Une première sous-partie analyse le succès de ce mouvement dans son adéquation aux processus de réorientation intellectuelle, de reclassement social et de renouveau religieux de la période. Cette convergence ne s'est pas faite sans compromis, qui s'incarne dans la formule de la *litterata pietas*, ni sans tension parfois entre fidélité à l'antiquité et orthodoxie chrétienne, entre érudition savante et culture de cour. Avec le projet de civilisation de l'humanisme commence en fait le processus moderne d'*Aufklärung*. Les écrits pédagogiques du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles sont ensuite passés rapidement en revue par échantillon et grand type: exposés systématiques sur la théorie générale de l'apprentissage et du savoir, ou plus spécifiques d'une discipline et orientés vers la pratique, manuels, prescriptions institutionnelles (*Kirchen- et Schulordnungen*), etc. Enfin sont présentés les apports spécifiques des grands humanistes »allemands« (Agricola, Hegius, Wimpheling, Murmelius, Érasme), de même que la fusion de la pédagogie humaniste et de la politique éducative confessionnelle, réussie du côté protestant par Melanchthon, ses amis et ses épigones, et par les Jésuites du côté catholique. Les nouveautés pédagogiques du XVII<sup>e</sup> siècle font l'objet de la seconde partie du chapitre. C'est le moment de la remise en cause du programme humaniste sous les coups convergents de l'orthodoxie protestante, du piétisme et du mouvement pansophique (Andreae, Spener, Comenius): retour à une stricte »biblicité«, au statut d'instrument du latin, développement des sciences exactes et naturelles, promotion de l'enseignement de la langue nationale, ces traits formant les caractères principaux de la *Reformpädagogik*. Cela se comprend aussi dans le contexte d'un combat pour la fondation d'une poésie et d'une littérature en langue allemande, dont on suit les points saillants, les lieux d'expressions et les porteurs principaux (Opitz, Harsdörffer, Schottelius). L'ensemble aboutit aux théories pédagogiques d'un Ratke ou d'un J. Balthazar Schupp, dont l'auteur prend bien soin de rappeler qu'elles ne troublèrent guère la routine écolière.

ARNO SEIFERT se voit ensuite confier la redoutable tâche de faire à lui seul dans le 6<sup>e</sup> chapitre le tableau de tout l'enseignement savant: universités, gymnases, écoles latines et collège. C'est un véritable livre dans le livre (177 p. soit près de 40% de la partie rédactionnelle), symbolique de la place privilégiée que prend ce niveau d'enseignement dans l'historiographie. L'auteur commence d'ailleurs par l'université au motif que c'est l'institution la mieux fixée au début de l'époque moderne alors que l'enseignement »secondaire« est encore en formation, tout en soulignant que la période moderne est traitée en parent pauvre dans les recherches sur l'université. Seifert place cette histoire sous le signe de deux mutations: d'une part l'étatisation de l'institution, d'autre part la constitution d'un type d'université particulier à l'Allemagne et divergeant dès cette époque du modèle européen, avec notamment la

quasi-assimilation de la faculté des Arts ou de philosophie au statut des facultés supérieures. Le chapitre commence donc par une présentation de l'enseignement savant vers 1500 qui se révèle très solide pour l'université (25 p.), mais réduite à la portion congrue pour les écoles latines (3 p.). Les 15 universités de l'Empire sont présentées d'abord dans leurs caractéristiques générales puis par faculté. La fonction sociale, le recrutement et la »productivité« de cet enseignement supérieur sont aussi envisagés. On retrouve (encore, voir ci-dessus!) près de 28 p. sur la réception de l'humanisme dans le système des disciplines, ses conflits puis ses compromis avec la scolastique. La troisième partie du chapitre est intitulée »les effets de la Réforme«: il s'agit en fait des mutations de l'institution et de la sociologie universitaire contemporaines des bouleversements de la Réforme mais qui n'en découlent pas toutes. Puis l'auteur examine séparément par confession les systèmes scolaires savants, mais en partant encore du haut de la hiérarchie c'est-à-dire de l'université pour descendre jusqu'aux écoles urbaines en passant par la forme hybride des Gymnases illustres. Quelques pages sont consacrées aux systèmes scolaires »territoriaux« protestants à travers l'exemple du Wurtemberg, de la Saxe électorale, du Palatinat et de quelques autres principautés. Du côté catholique, on analyse les effets de la Contre-Réforme et du Concile de Trente sur le système d'enseignement, la fondation d'universités confessionnelles et des collèges jésuites. On peut s'étonner de la part tout à fait réduite faite à ce système scolaire catholique (comparé à ce qui précède sur le protestantisme) dont Arno Seifert était pourtant spécialiste: a-t-il voulu justement montrer qu'il n'était pas prisonnier de sa spécialisation de recherche? La fin du chapitre est un assemblage un peu hétéroclite de considérations sur la notion de culture savante, la philosophie scolastique et les disciplines académiques à l'époque, la conclusion insistant sur ce mélange d'effervescence et de crise de la culture savante que l'auteur discerne à la veille de la guerre de Trente Ans. On doit saluer la contribution magistrale que représente cette synthèse, qui témoigne de la très large culture que maîtrisait le regretté Arno Seifert. C'est certainement sur l'université allemande du début de l'époque moderne la meilleure qui ait été écrite jusqu'à présent. Mais on doit regretter que la formation du système scolaire »secondaire« qui est une des caractéristiques de la période ait été en contrepartie traitée à la va-vite et réduite à la portion congrue.

Rudolf ENDRES était chargé du 7<sup>e</sup> chapitre sur les métiers et la formation professionnelle ainsi que du 8<sup>e</sup> chapitre sur le système social et caritatif. C'est très curieusement dans ce cadre (et en 3 pages!) que sont expédiées les écoles allemandes, en s'appuyant uniquement sur quelques exemples urbains. On redira plus loin ce que signifie à notre avis cette lacune, mais on peut d'ores et déjà s'étonner de cet assemblage incohérent (il est même fait avant un court rappel sur les écoles latines) avec l'organisation de l'entrée et de la formation dans les corporations qui fait le corps de ce chapitre. C'est d'ailleurs une des spécialités de l'auteur avec l'histoire de la noblesse. L'exposé est donc bien fondé mais découpé en une multitude de petites sous-parties ce qui détone avec le reste de l'ouvrage. Une partie sur le rôle des femmes dans les guildes et les métiers constitue l'originalité de cette contribution<sup>1</sup>. Les premiers projets de *Realschulen* et d'écoles ateliers sont aussi présentés et l'on montre ainsi comment est né le système d'enseignement »dual«. C'est le seul auteur qui utilise des tableaux ou schémas graphiques à l'appui de son exposé, ce qui mérite d'être signalé au milieu d'un tel désert iconographique et cartographique. Le chapitre sur le système d'assistance aux pauvres est insignifiant et méritait d'être tout simplement intégré au précédent comme sous-partie.

Hans-Joachim KOPPITZ clôt l'ouvrage par un petit chapitre sur les médias, à savoir le livre, l'édition, les lecteurs et les bibliothèques, le tout survolé en une douzaine de pages.

Ce manuel a d'abord le mérite d'exister alors qu'on n'avait plus publié aucune synthèse de cette taille sur le sujet depuis celle de Friedrich Paulsen (»Geschichte des Gelehrten Unter-

1 Voir notre compte-rendu de l'Histoire de l'éducation féminine dirigée par Elke KLEINAU et Claudia OPITZ, p. 238.

richts», 3<sup>e</sup> édition, 1921). Par certains aspects, il enregistre les points forts et les points faibles de l'historiographie allemande dans ce domaine. Certains de ses chapitres apportent, comme on l'a signalé, une information très solide, notamment dans tout ce qui concerne l'histoire des idées, de l'humanisme et de l'université; pour partie aussi, nonobstant certaines lacunes, sur les interactions entre l'histoire culturelle et les transformations politiques et sociales. Des incursions intéressantes sont faites dans des champs moins courus tel l'apprentissage dans les métiers. Mais il y a en contrepartie des lacunes incompréhensibles voire inexcusables: comment une histoire de l'éducation du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle peut-elle faire l'impasse totale sur la naissance de la petite école paroissiale de catéchisme, alors que celle-ci constitue la première matrice de l'enseignement élémentaire de masse? Car c'est bien là la nouveauté la plus marquante qui est apparue dans ces deux siècles, l'université et les écoles latines urbaines n'ayant connu qu'une réforme de leur programme et de leur fonctionnement. La création d'un réseau scolaire rural, certes modeste dans un premier temps, mais dont la consolidation est déjà suffisante à la veille de la guerre de Trente Ans pour permettre la promulgation de l'obligation scolaire dans de nombreuses principautés tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle (phénomène totalement occulté dans ce livre), permet une acculturation progressive à l'écrit d'une part toujours plus grande du peuple. À ce propos, rien n'est dit non plus des progrès de l'alphabétisation.

À l'hypertrophie de la partie intellectuelle de cette histoire répond également un désintérêt total pour les problèmes d'infrastructure, de moyens, qui sont pourtant essentiels pour le développement d'un système éducatif complet. Qui paie les maîtres, entretient les écoles, comment se répartissent les charges et les pouvoirs de contrôle entre les différentes autorités? Comment se construit le réseau scolaire, progresse sa densité? Y a-t-il une géographie scolaire significative de l'Allemagne? Pas une carte, pas une statistique (à l'exception de la production livresque), pas une illustration ne vient donner à l'exposé un soutien visuel. À l'autre extrémité de la société, le préceptorat privé, le *Kavalierstour*, l'académie nobiliaire sont à peine évoqués. À tout point de vue, cette histoire reste bien, comme celle de Paulsen – mais lui le revendiquait dans son titre – celle de l'enseignement savant.

Qu'on nous comprenne bien: nous savons pour connaître de près cette matière qu'il n'est pas possible de répondre parfaitement à toutes ces questions, que les sources font parfois défaut ou que des recherches restent à mener. Mais on pouvait tout à fait, à partir des *Monumenta Germaniae Paedagogica* et de quelques études classiques, voire à partir des premières recherches de la nouvelle historiographie de l'école (Ernst HINRICHS, Wolfgang NEUGEBAUER) proposer déjà des réponses à ces questions. Encore fallait-il se les poser: il est clair qu'elles n'ont même pas effleuré l'esprit des concepteurs de l'ouvrage. À vrai dire, comme notre présentation du corps du livre l'a sans doute déjà suffisamment montré, il apparaît qu'il a manqué à l'entreprise une véritable direction d'ensemble.

La comparaison avec »L'éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle«, de Roger CHARTIER, Dominique JULIA et Marie-Madeleine COMPÈRE (1976) ou avec le tome II de »L'histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France«, de François LE BRUN, Marc VENARD et Jean QUÉNIART (1981) n'est guère flatteuse. Sans aucun chauvinisme, il faut bien reconnaître que sur beaucoup de points, cet ouvrage n'est pas, pour la période moderne, au niveau d'information et de conception historiographique qu'atteignaient déjà, il y a un quart de siècle, ces deux manuels français. Il reste à espérer que le dernier tome, consacré au XVIII<sup>e</sup> siècle, pourra redresser quelque peu cette trajectoire en profitant du renouvellement de la recherche sur l'école et l'alphabétisation que l'on perçoit très nettement en Allemagne depuis le milieu des années 1990.

Jean-Luc LE CAM, Quimper